

Darwin et le darwinisme social

 sciences.blogs.liberation.fr/2013/11/12/darwin-et-le-darwinisme-social

Sylvestre Huet, 12 novembre 2013

Enfin une traduction fidèle de *The Descent of Man*, de Charles Darwin. Elle est due à l'équipe d'universitaires réunis par **Patrick Tort** pour mettre à la disposition du public francophone une édition intégrale des ouvrages du grand biologiste soutenue par une nouvelle traduction respectant la pensée et le détail d'expression de l'inventeur de la théorie de l'évolution des espèces.

The Descent of Man, publié en 1871 par Charles Darwin permet à ce dernier d'inclure l'homme dans son étude des variations et de la sélection naturelle chez les animaux. Il n'avait pas osé le faire dans *L'Origine des espèces* publié en 1859.

Voici une interview de Patrick Tort directeur de [l'Institut Charles Darwin international](http://l'institut-charles-darwin-international.org) et chercheur au Muséum national d'histoire naturelle. Une version courte de cette interview est parue dans *Libération* vendredi dernier.

Vous déclarez dans l'introduction que l'histoire de *La Filiation de l'Homme* a été aussi, voire principalement, celle de sa méconnaissance. Quelles sont les principales oppositions entre le message de Darwin dans son livre *The Descent of Man* et ce qui en a été longtemps retenu ?

Patrick Tort: Lorsque j'ai publié mes premières analyses de *La Filiation de l'Homme* (1983), universitaires et « grand public » étaient convaincus que cet ouvrage de 1871 – le premier dans lequel Darwin abordait ouvertement les questions relatives à l'espèce et aux sociétés humaines – n'était qu'un appendice cohérent et homogène de *L'Origine des espèces* de 1859. Et que l'objet central du livre étant de rattacher l'Homme à la série animale en l'affirmant descendant d'ancêtres simio-humains, il allait de soi que la loi sélective – l'élimination des moins aptes dans la lutte pour l'existence –, s'appliquait avec autant de rigueur à son histoire qu'à celle du reste du monde vivant. Or, au contraire de cela, ce qu'affirme Darwin dans cet ouvrage dramatiquement méconnu, c'est que : « Si importante qu'ait été, et soit encore, la lutte pour l'existence, cependant, en ce qui concerne la partie la plus élevée de la nature de l'homme, il y a d'autres facteurs plus importants. Car les qualités morales progressent, directement ou indirectement, beaucoup plus grâce aux effets de l'habitude, aux capacités de raisonnement, à l'instruction, à la religion, etc., que grâce à la Sélection Naturelle ; et ce bien que l'on puisse attribuer en toute assurance à ce

dernier facteur les instincts sociaux, qui ont fourni la base du développement du sens moral » (ch. XXI). Bref, grâce à la sélection des « instincts sociaux » et de l'accroissement corrélé des capacités rationnelles, la « culture » l'emportait sur la « nature » – jusqu'à la combattre – dans les phases les plus récentes de l'évolution humaine.

Pourquoi cette lecture erronée a-t-elle si longtemps prévalu au cours du 20ème siècle ?

Patrick Tort: Il s'agit en fait d'une non-lecture. Après L'Origine, les partisans des idées nouvelles attendaient de Darwin le geste d'achèvement et de courage (principalement face aux Églises) qui eût consisté à « étendre sa théorie » à l'Homme, à la conscience, à la morale et à la civilisation. Comme il mit plus de onze ans à le faire, il fut devancé dans cette « application » par des théoriciens encombrants qui commirent ce geste à sa place : l'un, Herbert Spencer, élaborait ce que l'on devait appeler ensuite le « darwinisme social » (prônant l'élimination naturelle des moins aptes dans la lutte sociale) ; l'autre, Francis Galton, jeta les bases de l'eugénisme (prônant l'exclusion reproductive planifiée des faibles de corps et d'esprit). Lorsque Darwin publia enfin son livre, le geste fut salué, mais son public, convaincu que ses conclusions avaient déjà été exposées par les idéologues qui se réclamaient de sa théorie, ne prit pas la peine d'y découvrir autre chose que ce qu'il pensait déjà y voir inscrit. Cette méprise a traversé le XXe siècle et a duré jusqu'en 1983.

Demeure tout de même un éventuel mystère : la mise au jour de ces idées fausses sur Darwin et La Filiation de l'Homme remonte déjà à trente ans, si l'on se réfère à votre œuvre. N'y a-t-il pas des raisons – culturelles, cognitives, idéologiques voire politiques – qui se perpétuent, voire se renouvellent, et qui agissent contre une diffusion de l'anthropologie darwinienne ?

Patrick Tort: En effet, Darwin concentre sur lui l'hostilité militante des milieux ecclésiastiques et sectaires (qui combattent l'idée même d'une nature sans transcendance ni « dessein » agissant à travers une sélection « aveugle »), celle des philosophes spiritualistes qui se refusent à envisager une genèse matérielle de la morale, et celle de nombreux « humanistes » qui pensent encore que la sélection naturelle est un concept coupable (je ne suis jamais parvenu à ôter cette idée de la tête d'Albert Jacquard), ou que La Filiation de l'Homme porte en elle les traces de la lutte impitoyable qui régit l'univers naturel dans L'Origine des espèces. Or Darwin construit toute sa théorie de la civilisation sur la destitution progressive de l'hégémonie de la sélection naturelle entendue comme effet de la lutte pour l'existence et élimination nécessaire des moins aptes. Contre les recommandations de Malthus et de Spencer, il défend une éthique (et met en œuvre personnellement, notamment à Downe, son lieu de résidence, une pratique) de l'assistance aux plus faibles, et y reconnaît « la partie la plus noble de notre nature ». Enfin, contre cette évidence qui relève de

l'analyse textuelle et d'une connaissance approfondie de l'œuvre, de la vie et du mode de théorisation de Darwin, il y a encore ceux (quelques « sociobiologistes » radicaux) qui continuent à vouloir extraire la vraie pensée de Darwin sur l'Homme de l'ouvrage où il n'en parle pas (L'Origine) plutôt que de celui où il en parle (La Filiation). Par un effet de radicalisation antagoniste courant dans les affrontements idéologiques, on assiste donc toujours, hélas, autour de l'enjeu Darwin, à une bataille-spectacle totalement dépassée en droit (mais non encore dépassée en fait) entre spiritualisme religieux et réductionnisme scientiste. Ce que j'ai nommé ailleurs, en regrettant que l'Europe n'y ait pas échappé, « les deux jambes de l'Amérique ».

N'y a-t-il pas quelque ironie, ou à l'inverse une leçon, dans l'apparente distorsion entre la popularisation massive des découvertes des paléo-anthropologues sur les espèces apparentées à l'homme depuis 3 millions d'années et la persistance dans certains pays d'un refus massif d'une origine animale de l'Homme ?

Patrick Tort: Voilà précisément « les deux jambes de l'Amérique » : celle qui participe à la découverte de Lucy et celle qui finance la construction des « musées de la Création ». Leur apparent conflit ne l'empêche pas de marcher, mais au contraire lui permet de tenir un équilibre qui lui assure encore la domination du monde.

Pourquoi traduire *The Descent of Man* par *La Filiation de l'Homme* ?

Patrick Tort: Lorsque j'ai fait ce choix, le titre français de l'ouvrage était *La Descendance de l'Homme*, traduction particulièrement problématique parce que, dans le français contemporain, « descendance » désigne la postérité, la progéniture, la lignée des descendants, et c'était déjà son sens largement dominant au XIXe siècle. J'ai dû moi-même, dans le Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution (1996), continuer, pour ne désorienter personne, à suivre cette ancienne habitude, que j'ai réformée ensuite à partir de ma première traduction de l'ouvrage en l'an 2000. Gilson avait proposé, avec humour, «La descente de l'Homme», mais n'avait pas trouvé la traduction. Aujourd'hui, on cite couramment l'ouvrage sous son nouveau titre, et l'on a quasiment abandonné l'ancien. Le sens du *Descent* anglais, dans ce titre, fait signe en effet vers l'origine, l'ascendance, l'extraction, la phylogénie (terme qui ne sera diffusé avec Haeckel qu'à partir de 1866) : c'est le fait, pour l'Homme, d'«être descendu de». La seule traduction rigoureuse et élégante était donc «Filiation», qui est un concept de la langue juridique : établir la filiation de quelqu'un, c'est très précisément établir son ascendance. Le même usage du terme étant généralisé en anthropologie, le terme s'imposait absolument contre tous ses concurrents possibles, pour lesquels l'anglais avait déjà des termes consacrés (par exemple Origin, utilisé en 1859, Ancestry, Extraction, Genealogy).

Quel rôle ont pu jouer dans l'espace francophone les problèmes de traduction du texte de Darwin dans une diffusion erronée de ses idées ?

Patrick Tort: Il faut revenir un instant à *L'Origine des espèces*. Sa première traduction française a été malheureusement la plus déterminante et la pire. Elle est en 1862 l'œuvre de Clémence Royer, et reflète ses choix idéologiques très tôt favorables aux sélections sociales et à l'eugénisme. Royer, lamarckienne et néo-malthusienne qui sur ces deux voies accompagne Spencer et précède Galton, est non seulement coupable d'avoir ajouté à sa traduction discutable une préface violemment engagée qui était susceptible de nuire gravement à la réception de l'œuvre – et l'on connaît à cet égard l'infinie prudence de Darwin –, mais d'en avoir modifié le titre (*De l'origine des espèces ou des lois du progrès chez les êtres organisés*) en y introduisant l'idée d'une marche de l'évolution identifiable en termes de progrès positif (par complexification graduelle notamment), idée étrangère à l'anti-finalisme radical de Darwin comme à ses multiples exemples d'adaptation par simplification ou régression organique. C'est ainsi que Darwin a été introduit en France, à travers son premier grand ouvrage de synthèse, par une traductrice certes érudite, et dont il reconnaissait l'intelligence, mais dont il condamnait l'arrogance et le prosélytisme décalé. Ce que Clémence Royer introduit dans l'espace francophone dès 1862, et avec une avance réelle sur les autres « introducteurs » européens, ce n'est évidemment pas Darwin, mais toute l'agressivité non encore mise en système du concurrentialisme de Spencer associée, sous la bannière du positivisme et de l'émancipation de la science, à l'obsessionnalité épuratrice de Galton. Ce modèle idéologique, malgré ses incohérences internes, dominera pendant des décennies l'Europe et l'ensemble du monde anglo-saxon. *La Filiation de l'Homme* n'aura pas la même malchance. Jean-Jacques Moulinié, l'auteur de la première traduction française de l'ouvrage en 1872 chez Reinwald (2 volumes), est un zoologiste compétent, un Suisse d'origine rouergate, agréé par Darwin, lequel n'avait pas toutefois les moyens linguistiques de juger de la qualité et de la précision d'une traduction française. Moulinié (qui devait s'éteindre en 1873), dont la traduction est précédée d'une préface de son compatriote le naturaliste Carl Vogt (un politique lui aussi, dont Marx a établi qu'il était un agent de Napoléon III), ne vit pas paraître la seconde édition de sa traduction (1873-1874), qui conserva la préface de Vogt et bénéficia des corrections de l'angliciste Edmond Barbier. C'est ce même Edmond Barbier qui publie sur cette base la troisième édition française de l'ouvrage en 1881 (reprise en 1891 et 1907). Barbier est un traducteur honnête, à défaut d'être exact, et ce en dépit de son choix revendiqué de la fidélité contre « l'élégance du style ». Il partage en fait le penchant usuel des traducteurs du XIXe siècle pour les tournures enjolivées, les périphrases interprétatives, les approximations nébuleuses ou les pures et simples coupures lorsqu'il rencontre une difficulté. Il lui arrive aisément de

commettre faux-sens et contresens, de déformer des noms propres de personnes, de mal transcrire des noms de groupes zoologiques ou botaniques, d'escamoter, faute d'en trouver l'équivalent français, les noms vernaculaires d'espèces lorsque Darwin, par chance, les fait suivre du binomen linnéen correspondant. Il est amusant d'entendre parfois louer Barbier comme un traducteur «excellent», voire «remarquable» par des darwinologues français dont je dirai, pour ne pas les soupçonner ici de n'avoir jamais lu Darwin dans le texte, qu'ils s'engagent par conséquent à partager ses défauts. Mais il reste que, sur le fond, Barbier ne trahit pas Darwin, et que sa version, souvent faible dans le détail, n'altère pas la compréhension globale que l'on peut retirer, par exemple, du grand mécanisme de sélection des instincts sociaux par lequel s'opère l'exténuation progressive, dans la civilisation, de la lutte pour l'existence et de l'élimination des faibles au profit des conduites d'assistance et de requalification. *La Filiation* pouvait donc, en théorie, être lue et comprise sans contresens liminaire et sans dévoiement introductif, comme cela avait été malheureusement le cas pour *L'Origine* passée au crible de Clémence Royer. Mais, une fois de plus, c'est l'interprétation politique première de *L'Origine des espèces* qui fait loi, et devient rapidement hégémonique dans l'Angleterre victorienne comme dans la plupart des pays occidentaux. Et, grâce à ce crible idéologique évidemment cohérent avec les réquisits d'auto-légitimation de la bourgeoisie industrielle achevant de parfaire sa prééminence, c'est Spencer qui triomphe, alors que le formidable travail de Darwin sur l'invention humaine de la civilisation et de la morale demeurera lettre morte pendant plus d'un siècle. Nulle part *La Filiation de l'Homme* n'aura donc, véritablement, été comprise et évoquée dans son geste unique d'unification non réductionniste de la biologie évolutive et de l'anthropologie sociale. Et nulle part elle ne sera regardée, réconciliant faits biologiques et faits sociaux dans une perspective apte à penser l'autonomie relative des derniers sur la base des premiers, comme l'acte de fondation non idéaliste des sciences humaines.

Darwin voit dans «la religion» (entre autres) l'un des facteurs les plus puissants du progrès «moral» de l'homme, tout en attribuant à la sélection naturelle l'origine de la civilisation. Que penser de cette contradiction qui pourrait faire penser que Darwin n'est pas convaincu que la diffusion du savoir scientifique sur l'origine de l'espèce humaine puisse avoir un pareil effet civilisateur, et qu'il écrit par seul souci de la «vérité»?

Patrick Tort: Il n'y a pas de contradiction : la religion a toujours été reconnue par Darwin comme un facteur structurant de la civilisation en devenir. Cela signifie, premièrement, qu'il y a pour lui un «âge religieux» des cultures, qu'il faudrait associer à la notion d'une théocratie primitive (la religion est structurante car elle donne une efficacité supplémentaire à la politique, qui est elle-même une puissance de structuration sociale) ; cela signifie deuxièmement qu'il existe une évolution des formes de la vie

religieuse, qui commence avec l'animisme spontané des peuples «sauvages», se prolonge dans les mythes et les superstitions des peuples «barbares» et s'affine dans les religions à forte composante «morale» des nations «civilisées», ouvertes à l'exégèse et au commentaire philosophique ; et cela signifie troisièmement que Darwin sait que la vérité scientifique, qui est souverainement indifférente, ne saurait encore se substituer au niveau des masses à la croyance immédiate, facile et rassurante que proposent et qu'enseignent les Églises. Ce qu'il faut comprendre, c'est que morale et religion sont pour Darwin des faits d'évolution dont la genèse est tout à fait reconstituable grâce au mécanisme de sélection des instincts sociaux et de la constellation de ses effets associés : extension du sentiment de «sympathie», d'abord à l'intérieur des limites familiales, puis tribales, puis nationales, puis reconnaissance universelle de l'autre comme semblable ; accroissement des capacités rationnelles, et donc du pouvoir qu'a l'Homme d'adapter son milieu à ses propres besoins au lieu d'être contraint de s'adapter à lui ; généralisation de l'aide et des conduites solidaires ; développement et institutionnalisation de l'altruisme ; prise en compte de l'opinion d'autrui ; empathie envers tous les êtres sensibles ; sens humain du devoir et du sacrifice, etc. De fait, la religion est une portion du chemin historique et évolutif qu'emprunte la sélection de la vie sociale dans sa marche vers une plus grande moralité, c'est-à-dire vers une plus grande cohésion et une plus grande efficacité collective. Le plus grand avantage évolutif coïncide ainsi avec le plus fort développement des comportements moraux, souvent édictés par des commandements dont la religion invoque l'origine transcendante pour en garantir l'autorité. Cela signifie enfin qu'il y a une évolution conjointe, ou plutôt intriquée, de la religion, de la morale et de la politique. Toutes ces choses, que Darwin avait comprises, ne pouvaient être largement assimilées par les sociétés anglaise et européenne en une courte période, et c'est pourquoi il maintint aussi longtemps son attitude de déférence extérieure envers la religion, et que, «*totalelement incrédule*» ainsi qu'il l'avoue en 1876, il continua néanmoins avec une persévérance inaltérable à se déclarer prudemment «*agnostique*».

La Filiation de l'Homme, c'est aussi l'ouvrage qui traite de la sélection sexuelle. De sorte que le livre parle bien plus longuement d'autres espèces que de l'homme et de ses cousins proches. Quelle en est la raison ?

Patrick Tort: Il est indiscutable qu'à cet égard, *La Filiation de l'Homme* est d'abord un grand livre de zoologie. Si Darwin y aborde quelques grandes questions relatives à l'Humanité, c'est, précise-t-il souvent, «*du point de vue exclusif de l'histoire naturelle*». Et ce point de vue, qui vise à illustrer le transformisme et la phylogénie, c'est-à-dire à prouver l'ascendance animale de l'Homme et l'évolution graduelle de ses facultés, ne peut qu'impliquer une confrontation méthodique des caractères et des comportements animaux et humains qui prend évidemment la forme d'une recherche de

dispositions communes. Ses observations rapportées sur le sens moral et les conduites altruistes chez les Singes, sur l'héroïsme auto-sacrificiel des mâles dans la conquête amoureuse, sur le dévouement infini des femelles à leur progéniture, ou sur le «*sentiment de la beauté chez les oiseaux*» pourraient susciter chez un lecteur naïf l'accusation d'anthropomorphisme, alors qu'il s'agit pour lui de partir de l'Homme et de ses caractères «*évolués*» (et nommés dans un langage qui ne peut être qu'humain) pour rechercher chez les représentants du monde animal – tous témoins actuels, chacun à son niveau, d'une ascendance commune – l'indication de primordia de ces caractères qui ne peuvent prendre leur sens évolutif que sous son seul regard. En ce qui concerne la sélection sexuelle, j'en ai beaucoup parlé dans mon livre *L'Effet Darwin* (Seuil), auquel je préfère renvoyer ici.

Le vocabulaire de Darwin concernant la «noblesse» de l'Homme en dépit de sa «basse origine» est en contradiction forte avec le discours des évolutionnistes actuels qui refusent de voir dans l'espèce humaine un quelconque «sommet» de l'évolution. Est-ce une concession de sa part aux hiérarchies instituées ou faut-il lire autrement ces termes sous sa plume ?

Patrick Tort: Les «*évolutionnistes*» dont vous parlez (S.J. Gould par exemple en faisait éminemment partie) estiment en effet que d'un point de vue qu'ils qualifient de «*darwinien*», les Bactéries sont supérieures à l'Homme, puisqu'elles sont incommensurablement plus nombreuses. Ce qui signifie dans leur perspective qu'un succès évolutif se mesurant pour un groupe d'êtres vivants au nombre de ses représentants actuels, un tableau objectif de l'évolution universelle impliquerait que l'Homme soit définitivement destitué de la suprématie qu'il s'accorde par rapport au reste du monde vivant. En défendant ce point de vue avec le sourire entendu des amateurs de provocations banales, ces «*évolutionnistes*» continuent à faire comme si Darwin n'avait écrit qu'un seul livre, *L'Origine des espèces*, et à ignorer les enseignements fondamentaux de *La Filiation*. Soyons clair : bien qu'il ait établi dans le premier de ces ouvrages que dans un univers gouverné par la loi sélective résultant de la lutte pour l'existence le critère du succès évolutif est le fait de «*laisser un plus grand nombre de descendants*», Darwin se serait néanmoins catégoriquement refusé à admettre que les fourmis fussent, en raison de leur nombre, évolutivement «*supérieures*» aux humains. Dans un univers où la lutte pour l'existence – donc la sélection – n'est plus la force principale qui gouverne l'évolution – l'Homme ayant acquis la faculté de transformer son milieu de telle sorte qu'il ne soit plus pour lui un impitoyable agent d'élimination, mais au contraire un adjuvant dans la satisfaction étendue de ses propres besoins –, le nombre des représentants de l'espèce n'est plus le critère unique ou ultime du triomphe évolutif. C'est l'une des leçons impliquées par le scénario darwinien de l'évolution de l'Homme, dès lors que ce dernier est capable d'assujettir et de gouverner son milieu jusqu'à le neutraliser comme opérateur de sélection et à l'aménager plus ou moins durablement comme protection et

comme ressource. Il est certes peu contestable que les expressions telles que celle de «noblesse» de l'Homme participent chez Darwin d'une rhétorique de ré-appropriation (*captatio benevolentiae*) à l'adresse des consciences imprégnées par le dogme hiérarchique de la Création. Mais pour cet admirateur sincère de l'intelligence humaine et des valeurs morales issues de l'évolution, un tel terme doit s'entendre simultanément comme désinvesti de sa valeur théologique, issue d'une élection transcendante (l'Homme roi de la Création par la grâce du Créateur), et comme réinvesti de sa valeur évolutive, issue d'une sélection immanente (le développement des facultés de l'Homme lui permettant d'étendre son empire sur la nature). En d'autres termes, ce n'est pas parce que Darwin peut expliquer par des processus naturels le haut niveau de développement de l'intelligence humaine qu'il doit se refuser à tout jamais le droit de la trouver belle, et de le signifier dans des termes dont la charge axiologique conventionnelle pré-investie lui assure de ne pas se heurter d'emblée à l'incompréhension hostile de ses interlocuteurs.

Charles DARWIN, *La Filiation de l'Homme et la sélection liée au sexe*, trad. sous la direction de Patrick TORT, coord. par Michel Prum. Précédé de P. Tort, « L'anthropologie inattendue de Charles Darwin », Paris, Champion Classiques, 2013, 1100 p

Ouvrages de Patrick Tort concernés par cet entretien :

La Pensée hiérarchique et l'Évolution, Paris, Aubier, 1983, 556 p. (www.darwinisme.org). Darwinisme et Société (dir.), Paris, PUF, 1992, 700 p. (www.darwinisme.org). Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution (dir.), Paris, PUF, 1996, 3 vol., 5000 p. Ouvrage couronné par l'Académie des sciences. (www.darwinisme.org). Spencer et l'Évolutionnisme philosophique, Paris, PUF, « Que sais-je ? », novembre 1996, 128 p. (www.darwinisme.org). Pour Darwin (dir.), Paris, PUF, 1997, 1100 p. (www.darwinisme.org). Darwin et la Science de l'évolution, Gallimard, « Découvertes », 2000, 160 p. La Seconde Révolution darwinienne (biologie évolutive et théorie de la civilisation), Paris, Kimé, 2002, 140 p. Darwin et la Philosophie (Religion, morale, matérialisme), Paris, Kimé, 2004, 80 p. Darwin et le Darwinisme, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 2005, 128 p. L'Effet Darwin (Sélection naturelle et naissance de la civilisation), Paris, Seuil, 2008, 238 p. Charles DARWIN, L'Origine des espèces [édition du Bicentenaire], trad. A. Berra sous la direction de P. Tort, coord. par M. Prum. Précédé de P. Tort, « Naître à vingt ans. Genèse et jeunesse de L'Origine », Paris, Champion Classiques, 2009, 918 p. Darwin n'est pas celui qu'on croit, Paris, Le Cavalier bleu, 2010, 188 p. Darwin et la Religion (La conversion matérialiste), Paris, Ellipses, 2011, 554 p. Darwinisme et Marxisme, Paris, Arkhê, 2012, 247 p.